

BIBLIOGRAPHIE

- Dr René BEUCAIRE, *Histoire d'Istres, des origines de la cité au début du Premier Empire*, Ed. Ermenjoud, 1980, 196 p.
- Dr Gérard CASTEL, *Rognac du XIV^e au XVI^e siècle. Géographie et Histoire*, numéro spécial de l'Association Sciences et Culture, Rognac, 1979, 530 p.

Si elle n'ouvre pas toujours aux grandes perspectives chères à l'historien des structures, l'érudition locale, dans sa collecte des petits faits vrais, est indispensable à la bonne marche de l'histoire. Bons représentants de cette forte et saine tradition, deux médecins, le docteur Beaucaire et le docteur Castel, offrent dans deux monographies de villages riverains de l'Étang de Berre, Istres et Rognac, leur expérience d'hommes de terrain qui, pour les besoins de leur double vocation de médecins et d'historiens, ont arpenté en tous sens leur petit pays. Mais, comme il y a plusieurs manières d'exercer la médecine, ils ont choisi aussi de nous présenter leurs recherches dans deux livres bien différents, le diagnostic global dans le cas d'Istres, la précision affûtée du scalpel dans celui de Rognac.

En cet « Istren » de vieille souche, qu'est le Docteur Beaucaire, fondateur des « Amis du Vicil Istres » et de son Musée, tout marque l'amour du pays et la compassion rétrospective pour la misère de son peuple écrasé par les impôts et la morgue de ses seigneurs. Le livre se parcourt comme un album de souvenirs et la qualité de l'illustration comme les heureux commentaires qui l'accompagnent fixent l'attention sur l'église Notre-Dame ou le portail d'Arles, sur ces autres monuments encore que sont les documents d'archives et que l'auteur présente avec un soin particulier.

Les contraintes de l'édition, et c'est regrettable dans ce cas précis, mènent à l'abandon de toute la part préhistorique et antique pourtant bien connue du Docteur Beaucaire et dont le Musée d'Istres offre de bons témoignages ; l'ouvrage s'ouvre donc sur le temps des seigneurs médiévaux et s'achève au lendemain de la « tourmente révolutionnaire », itinéraire parcouru d'ailleurs à un rythme bien inégal, course au pas de charge au travers du désert documentaire des temps les plus anciens, promenade plus mesurée et mieux assurée des périodes plus récentes — heureux XVIII^e siècle — lorsque les textes se font plus nombreux et plus explicites, archives publiques mais aussi archives privées que l'auteur met à contribution. Il s'emploie surtout, et c'est la meilleure réussite de l'ouvrage, à dresser pour nous quelques tableaux de la vie quotidienne pris dans un passé qui ressurgit alors avec toute sa force et parfois sa verve.

Cette approche par touches légères d'une communauté provençale, selon un plan un peu déroutant pour le lecteur, est bien dans la manière des travaux anciens qui ont donné par ailleurs tant de chapitres excellents. Toutefois, les filets sont

tendus trop haut et les mailles sont trop larges. Certes les archives de la communauté d'Istres ont disparu pour le Moyen Age dans le grand incendie de la maison commune en 1586, calamité documentaire malheureusement pas isolée en Provence, et l'incurie a fait le reste pour les périodes postérieures ; mais d'autres témoins, il est vrai moins accessibles que les archives communales ou quelque papiers de famille, attendent encore le chercheur : registres des notaires arlésiens, livres de comptes du prieuré Saint-Pierre de Montmajour, archives privées de la famille Galliffet, les derniers seigneurs d'Istres à la veille de la Révolution française, un dépôt aux Archives Nationales dont l'auteur ne semble pas connaître l'existence. Et pourtant tous ces documents assemblés auraient permis ou devraient permettre d'écrire une histoire d'Istres sensiblement différente de celle-ci, où ne serait pas oubliée la nécessaire part de l'histoire économique et sociale dans ce pays d'élevage où se rassemblent les forts troupeaux de la Crau, sur les « coussous », enjeux de luttes séculaires. La liaison organique entre le village et son terroir, à peu près absente ici, retrouverait sa place véritable. Il n'apparaît pas non plus que l'auteur ait tiré un très grand profit des échanges sur la communauté juive, pourtant très active sur les bords de l'Etang de Berre, qu'il a eu avec Madame Danièle Iancu, spécialiste des Juifs provençaux au Moyen Age, et qu'il remercie au passage.

En somme, plus qu'il ne renouvelle le petit guide de M. Aymes, *Istres historique dans son cadre provençal et touristique*, paru en 1968, et dont Edouard Baratier avait dit en son temps les mérites, le livre du docteur Beaucaire, qui lui est d'ailleurs très comparable pour la qualité de l'information et la composition générale, vise à l'agrément du grand public érudit et des « Istren » auxquels il rappelle au passage le respect des traditions et le charme du village d'autrefois devenu en trop peu de temps la petite ville de la conurbation de Fos.

Dans un numéro déjà ancien de notre revue, Edouard Baratier saluait les premiers développements de l'œuvre du docteur Castel, maintenant parvenue à sa maturité et qui tient toutes les promesses de ses heureux débuts. Ce fort volume cartonné de plus de 500 pages et dont la typographie sans reproche et bien aérée autorise une lecture plaisante, est le produit d'un travail universitaire soutenu devant un jury aixois en décembre 1978 (thèse de 3^e cycle) et très vite édité. Elève de Mlle Gabrielle Demians d'Archimbaud, professeur à l'Université de Provence. M. Castel a mené avec Louis Chabot, autre passionné d'histoire locale, une enquête archéologique, qu'il a éclairée pour son compte personnel par une étude minutieuse de plusieurs centaines d'actes notariés, cette riche source documentaire lui fournissant par ailleurs son cadre chronologique, un Bas Moyen Age taillé large, qui s'avance à bon droit dans le XVI^e siècle, si mal connu en Provence. Dans cet ensemble, ce sont les « temps difficiles », entre 1360 et 1390, qui lui fournissent le plus clair de sa documentation, image donc particulière d'un village rétracté, laissant à l'abandon une bonne part de son terroir, mais que l'auteur réintroduit dans la durée pluriséculaire et le tableau général des variations de l'habitat et des formes diverses qu'a prises l'exploitation du terroir. Une histoire donc telle que la souhaitent les chercheurs attentifs à l'évolution des campagnes provençales et à ces jalons indispensables que sont les bonnes monographies communales de cette sorte.

Rognac, c'est d'abord une seigneurie, petit rameau détaché vers l'Est pour tenir le passage de Marseille vers le Nord, de la forte seigneurie des Baux de Berre ; un château élevé dans la seconde moitié du XII^e siècle au cœur d'un vallon de très vieille installation humaine, le « val de Rognac », que les textes médiévaux mentionnent

pour la première fois dans une charte de l'abbaye marseillaise de Saint-Victor, au XI^e siècle. Le village vient plus tard, mais apparaît au XIV^e siècle comme fermement modelé, encore que cette belle construction, complexe dans son apparente simplicité — la maquette de couverture du livre en esquisse la structure — fragile aussi, à la limite de la surcharge humaine, soit en train de se défaire au moment même où on la saisit. Au-dessus des zones palustres, l'habitat perché se développe en huit terrasses, les « ribas », et une centaine de maisons peut-être peuplées de trois cents habitants, bâties en deux « faciès » légèrement différents, le groupe des habitations tassées autour du château, le « fortalicium », le plan plus aéré du « bourg », le tout enclos de murailles de force inégale, mais indispensables et finalement suffisantes en ces temps troublés. Pauvre habitat ; on est frappé par le faible prix des maisons, habitat refuge où les destructions alternent avec les constructions presque aussi rapides et dont les maisons jointives prennent la roche pour assise. A l'écart, les « cabannes de Berre », au bord de l'étang, où le seigneur du lieu lève un péage de peu de profit, est un habitat résiduel, mais le seul d'avenir : la reconstruction, passés les malheurs du XIV^e siècle, se fera par l'habitat dispersé, pour une meilleure exploitation du terroir contre la sclérose du village qui se dévitalise de façon continue au XV^e siècle — preuve supplémentaire et formelle de ce que l'habitat groupé n'est pas la forme immuable de l'occupation paysanne en Provence. Les Temps Modernes sont la grande époque des « bastides » et leur installation est dans le temps aussi très voisine de celle du pays d'Aix.

C'est précisément l'étude du terroir, scruté à la loupe, qui se révèle la plus riche. Une rigoureuse enquête, à la fois géographique, historique et toponymique découvre toute une organisation que dans ces temps pourtant de relatif abandon vient structurer le fin réseau des chemins, « sauniers » et autres, qui innerve et compartimente un terroir aux aptitudes diverses, et dont le Dr Castel nous restitue avec beaucoup de fidélité l'image contrastée.

Pour ce faire, il met en jeu toutes les ressources de l'histoire quantitative, montrant par des graphiques et des pourcentages très convaincants la prépondérance des terres céréalières dans un terroir où comptent pour peu vignes et jardins, ce qui est étonnant près du bon terroir viticole de Berre et qui comme pour l'artisanat, puissant à Berre, inexistant à Rognac, fait penser à une sorte de division du travail entre les deux communautés voisines, l'une d'elles au surplus étant la sujette de l'autre. Cette part statistique, regroupée avec l'index et le glossaire dans la dernière partie du livre, les « instruments documentaires », facilite sous cette forme le maniement de l'ouvrage et se présente comme un répertoire ouvert aux recherches à venir, précaution d'autant plus louable que, dans son grand raffinement de l'information, l'analyse n'aboutit pas toujours aux conclusions élaborées qu'on pourrait en attendre.

C'est ainsi que la description très scrupuleuse mais peu soucieuse d'une problématique générale bien assurée et qu'elle paraît ignorer par endroits, n'évite pas toujours les pièges de la répétition et reste en deçà d'une analyse d'ensemble que la richesse du détail ne remplace pas. L'exposé y perd de sa valeur démonstrative. Sur des points de détail précisément, on aurait souhaité que dans la grande abondance des cartes ou des croquis figure celui ou celle d'une vue d'ensemble de la région de Rognac plus instructive que le croquis sommaire de la page 15 et mettant en évidence la voie de passage que garde le village fortifié. De même, que vaut, sur la base d'une moyenne arithmétique de deux ha par ménage paysan, l'affirmation d'une

« honnête aisance », quand en l'absence de cadastre pour cette période on ignore tout de l'échelle des fortunes et que l'hypothèse est par avance contredite par le groupement des terres, observé par ailleurs, en un petit nombre de fortunes paysannes ? Enfin ne doit-on pas dire après d'autres, mais la responsabilité de l'auteur n'est évidemment pas engagée, la difficulté d'écrire l'histoire d'une communauté sur le témoignage à peu près exclusif des actes notariés ? En l'occurrence, ne grossissent-ils pas ici le caractère céréaliier du terroir de Rognac au dépens d'économies complémentaires et compensatoires, comme la pêche et l'extraction du sel, ce que l'auteur reconnaît bien volontiers ?

Au total un livre exemplaire au moins par sa méthode, qui pour la compréhension du site, de l'habitat et des quartiers de Rognac utilise harmonieusement les échanges féconds de l'archéologie, de la géographie et de l'histoire, une démarche stimulante qui doit être celle du Congrès de la Fédération Historique de Languedoc et de Provence, en mai 1982, à Saint-Gilles-du-Gard, pour les « zones palustres ».

Avec ces deux livres, le Dr Beaucaire et le Dr Castel n'en sont pas à leur coup d'essai, et il est juste de rappeler avec eux tout ce que des recherches de ce type doivent à l'action discrète mais efficace des sociétés locales d'Histoire et d'Archéologie, les « Amis du Vieil Istres » ou l'« Association Sciences et Culture » de Berre, mais il en est bien d'autres sur tout le pourtour de l'Étang-de-Berre, que les enquêtes de l'Inventaire Monumental par exemple ont su mettre à contribution.

Deux livres différents certes dont le lecteur ne tirera pas le même profit, différence qui tient sans doute à deux démarches bien éloignées l'une de l'autre dans la grande famille de l'érudition locale, mais déterminée aussi par le caractère dissemblable de leur objet ; Rognac, dans la proche région de Marseille a disparu sous une nappe industrielle qui lui donne une allure largement artificielle et son historien est contraint à une analyse spectrographique d'un terroir et d'un village disparus ; Istres conserve dans son vieux noyau historique un patrimoine récemment bien restauré par le Monuments Historiques et qu'a mis en valeur une remarquable étude de l'équipe de l'Inventaire Monumental.

Pour conclure, l'historien de l'Étang de Berre peut souhaiter qu'au-delà de l'horizon immédiat du village, ces deux monographies trouvent leur place dans une construction d'ensemble élargie aux pays riverains de l'étang, mais où chacune des communautés garderait sa personnalité, Istres ouverte aux vastes plaines de la Crau et de la région d'Arles, bourg bien peuplé et pendant longtemps l'un des trois pôles d'équilibre de la région de l'Étang de Berre ; Rognac, petit village où vient mourir la mouvance du pays d'Aix.

Yves GRAVA.

Régis BERTRAND, *Gréoux-les-Bains. Une cité thermale en Provence*. La Calade (Aix-en-Provence), Edisud, 1980. Collection la Méridienne.

Cette monographie de modique étendue (125 pages) offre un contenu riche, d'un vif intérêt. Elle n'est sans doute pas une vraie histoire de Gréoux, — laquelle serait une entreprise bien plus considérable —, mais elle donne non seulement de quoi bien apaiser la curiosité des touristes, des habitants, mais quantité

d'informations sûres, de toute espèce, également susceptibles d'intéresser l'érudit, l'ethnologue, l'archéologue.

Si le cadre n'est pas véritablement historique, les sujets des chapitres l'indiquent : — Gréoux en Provence, les sources thermales, le château, du bourg rural à la ville d'eau, Gréoux sous la protection divine, gens de Gréoux, les plaines, le plateau, le pays de Gréoux — les éléments rétrospectifs mentionnés ici ou là permettent d'avoir une idée globale de l'histoire de la commune.

Cependant, le propos essentiel de l'auteur n'était pas *diachronique* mais plutôt *synchronique*, soit de nous fournir une image exacte de la personnalité de Gréoux aussi bien dans le passé que dans le présent. D'où une étude géographique, démographique, économique, archéologique, ethnographique, des aperçus sur le thermalisme, l'urbanisme, la vie rurale, etc...

Pour chacun de ces points de vue, l'auteur nous offre une abondante moisson de renseignements. Il est à noter que la matière est particulièrement riche en ce qui concerne l'évocation du Gréoux traditionnel, de cette vie d'avant la mutation industrielle et technique, à laquelle tant d'intérêt s'attache aujourd'hui. Largement choisie dans cette optique, l'illustration contribue à nous donner une vive image de ce Gréoux paisible que nous avons encore un peu connu et dont on ne voit pas ce qu'un culte insensé du développement économique a pu lui apporter de si heureux...

En définitive, un petit livre, mais de bon aloi et intéressant.

R. COLLIER.

Bernard BOULOUIMIE, *Guide archéologique de Saint-Blaise (Saint-Mitre-les-Remparts, Bouches-du-Rhône)*, Rognes, éd. Provence, 1980. Petit in-8°, 96 pages, plan hors-texte, 24 photographies.

Le petit ouvrage qui nous est présenté fait la synthèse des fouilles d'Henri Rolland et des recherches récentes. Il commence par un regard porté sur les étangs et le relief et la géologie du site. Des indications nouvelles sont données sur la flore, analysée grâce aux études polliniques : pin, chêne et noisetier constituent les principales espèces, dans un paysage marqué cependant par une déforestation importante. Il est intéressant aussi de noter que dans l'alimentation des habitants du site entrent, en nombre important, les mollusques. Dès l'époque archaïque, moules et huîtres prédominent. Présence aussi des dorades. Autre élément de la nourriture : les ovins ; mais il faut tenir compte du fait que le bœuf, peu représenté, n'en apporte pas moins une importante quantité de viande ; par contre est significatif le faible pourcentage de suidés.

Une présence humaine est attestée vers 2000 avant J.-C. ; mais elle ne correspond pas à un habitat durable ; l'âge du Bronze est assez bien illustré. Mais c'est avec le VII^e siècle que l'habitat sort de l'ombre ; un VII^e siècle où la première moitié est sans importations. Les importations apparaissent dans la seconde moitié du VII^e siècle, et en particulier des amphores que l'on peut assurer étrusques par la comparaison entre des amphores trouvées à Vulci, celles de l'épave d'Antibes et les objets trouvés à Saint-Blaise. S'y ajoutent des vases en bucchero nero. D'où l'hypothèse d'un comptoir étrusque. Peut-être est-ce à ce même commerce étrusque

qu'il convient d'attribuer l'importation de céramiques corinthiennes et gréco-orientales. Tel est un des apports essentiels des récentes fouilles et de l'analyse du matériel anciennement trouvé. Dès cette époque de Saint-Blaise III, mais plutôt dans le VI^e siècle, paraît exister un rempart, retrouvé à l'intérieur du rempart hellénistique bien connu.

Suit un hiatus d'un siècle et sans doute un abandon jusqu'à la fin V^e ou début IV^e. Mais la véritable reprise se place à la fin du IV^e et au III^e : c'est d'alors que date le plan régulier partiellement reconnu dans la ville basse et la construction du rempart en grand appareil.

L'auteur reprend ensuite les informations d'Henri Rolland sur l'habitat du Haut Moyen Âge ; il faudra attendre le résultat des nouvelles recherches pour avoir une vue plus précise et sans doute moins inexacte.

Ce livre qui se termine par une visite guidée du site, apporte donc d'importantes précisions pour l'histoire de l'habitat, mais aussi pour celle du commerce étrusque dans la Provence. Sort de l'ombre une réalité jusqu'alors méconnue, celle des échanges par d'autres voies que Marseille. L'historien devra donc tenir présent à l'esprit cette donnée nouvelle, étayée par d'autres recherches du même Bernard Bouloumié.

Paul-Albert FEVRIER.

Bertrand-Yves MAFART, *L'Abbaye Saint-Victor de Marseille. Etude anthropologique de la nécropole des IV^e-VI^e siècles (Paléocologie de l'homme fossile, 4)*, Paris, CNRS, 1980, In-4^o, 428 pages.

Cet ouvrage réalisé par le centre de frappe de l'administration de la 12^e circonscription du CNRS et imprimé à Marseille est l'analyse du matériel anthropologique fourni par les fouilles de Saint-Victor : 120 adultes, 63 enfants, plus du tiers donc, même si des classes d'âge — enfants des classes d'âge 0 et 15-19 ans — sont sous représentées. On note que les femmes mourraient parfois en couches ; et qu'au moins un tiers des enfants n'atteignaient pas l'âge adulte. L'espérance de vie calculée à partir des corps conservés donne 36 ans, ce qui paraît trop élevé et découler de la sous-représentation des enfants morts en bas âge.

La race méditerranéenne, dans son type atlanto-méditerranéenne, domine, ce qui permet des comparaisons avec des séries osseuses de Catalogne et de l'Italie. La taille moyenne de l'homme est de 1,67 mètres ; celle de la femme 1,56. Un détail intéressant, mais inexpliqué : l'usage fréquent de la station accroupie attesté par divers détails des membres inférieurs.

On note des fractures, du bras, des poignets, de la cheville, réduites par simple immobilisation.

L'auteur établit des tableaux comparatifs entre la nécropole de Saint-Victor et quelques nécropoles françaises (Loisy-en-Brie, Blussangeaux, Saint-Just à Lyon) ou méditerranéennes (Potenza, Ampurias, Tarragone). Il est regrettable que l'on ne puisse se fonder sur des séries plus riches et surtout mieux identifiées historiquement : car qu'est-ce qu'un cimetière « mérovingien » comme celui de

« Blussangeaux » ? Que peut-on tirer des observations de Sauter sur les « Burgondes » définis ainsi globalement à partir de nécropoles dispersées ? En fait il faudra un jour qu'un anthropologue se livre à un travail historique ample, en oubliant les hypothèses de certains fouilleurs et leurs préjugés d'historiens amateurs. Une discussion devrait s'engager au préalable pour définir ce qu'il importe de chercher et pour écarter les hypothèses gratuites.

Mais ces remarques ne visent pas le travail présent : celui-ci, par ses mesures précises et sa prudence pourra, lui, servir de base, à d'autres observations.

Paul-Albert FEVRIER.

Andréas E. FURTWÄGLER, *Monnaies grecques en Gaule, Le trésor d'Auriol et le monnayage de Massalia 525/520-450 av. J.-C.*, Fribourg, Office du livre, 1978, 336 pages et 44 planches de photographies.

Prenant comme point de départ le trésor découvert à la fin février 1857, plus de 2130 monnaies d'argent placées dans un pot, Andréas Furtwängler analyse le monnayage archaïque de Marseille, celui qui s'est conservé du trésor, celui qui a été trouvé à la Courtine d'Ollioules, à Marseille, à Saint-Blaise, à Mouriès, au Baou-Roux, dans la région de l'étang de Berre, à Glanum comme à Cavaillon ou Orgon. Il écarte de la comparaison les monnaies de Volterra qui, à deux exceptions près, sont différentes par leur étalon et leur poids : elles doivent être un produit d'un atelier d'Etrurie qui, pour des raisons analogues à celles de Marseille, a dû frapper des pièces pour un commerce avec de petites communautés aux capacités financières réduites.

L'auteur s'est efforcé de reconnaître les étalons monétaires qui ont servi de base à la frappe de ces monnaies d'argent, source de discussion depuis des décades à cause du faible poids de ces pièces et des variations nombreuses d'un type à l'autre. Il propose de voir deux étalons utilisés : l'étalon « milésiaque » et celui de Phocée. Vient ensuite le classement de ces monnaies qui portent sur une face un carré creux décoré d'une forme de svastika et sur l'autre des représentations animalières, bêtes réelles ou fantastiques, et des têtes humaines. Les premières sont des protomés de pégase, des têtes de lion, de sanglier, de sanglier ailé, de bélier, de veau, de chien, d'oiseau ; s'ajoutent des dauphins, une seiche, une amphore. Les têtes peuvent parfois être identifiées avec celle d'Héraclès ou d'Athéna, ou la Gorgone ; on y voit aussi des têtes de satyres, de nègres, des têtes avec le pégase ou un bonnet orné de perles. Les liaisons entre les images, les coins « svatikoides », les poids et les étalons ont permis à l'auteur de proposer un classement et une chronologie relative, ainsi que de laisser à part une quinzaine de pièces. Le résultat est une datation de l'enfouissement du trésor, dans les années 460/455 qui est proposée sur la base d'absence de certaines émissions marseillaises. Une autre des conclusions de l'analyse du trésor est l'origine diverses de l'argent utilisé, ce qui n'exclut pas l'importation de la péninsule ibérique.

Toute la seconde partie du livre est un catalogue, par type et style, en suivant un ordre chronologique. Les plus anciennes monnaies, période d'émission « A », se placent vers 525-520-490 : ce sont des hémidrachmes phocaïques, des dioboles, des trihémioboles de même étalon. La période d'émission « B » est caractérisée par un

étalon « milésiaque » (490/485-460) et « phocaïque ». L'interprétation des types monétaires laisse entrevoir un changement de programme à Marseille au début du V^e siècle : l'atelier adopterait des types plus liés au panthéon propre de la cité (Athéna, Artémis ou Dionysos, remplaçant Poséidon, Apollon ou Héraclès). Mais est-ce la seule raison ? Peut-on vraiment parler de choix, sur une période aussi courte ? surtout sans une étude globale du monnayage de Marseille ?

Tout aussi difficiles sont les interprétations que l'on entend tirer du trésor, surtout lorsqu'on voit l'auteur tirer des conclusions hâtives de l'insécurité de la vallée du Rhône au début du V^e siècle ou s'appuyer sur des fouilles incertaines. Un trésor d'un site n'est qu'un reflet déformé d'une production, celle de Marseille, dans un contexte local, impossible encore à cerner par l'archéologie. Car qui nous dira exactement la cause du dépôt d'Auriol et le sort que son propriétaire lui réservait. Lorsque l'on sait les incertitudes et les questions auxquelles conduisent les découvertes de trésors plus nombreux — dans la Gaule des III^e et IV^e siècles après J.-C., que je connais mieux que la Gaule préromaine —, on est en droit de se demander où il est possible d'aller, à partir d'une base qui est déjà constatée par les spécialistes de la numismatique grecque (on attend des observations d'Olivier Picard).

Ce qui est sans doute plus juste, est de noter que ce monnayage répond aux besoins d'un hinterland « sous-développé » ou si l'on préfère à un arrière pays qui entre lentement dans l'économie monétaire nouvelle. Ces échanges monétaires ont-ils préparé une extension du territoire contrôlé par Marseille ? Là aussi, je me garderai de toute extrapolation : de la situation en 460 que tirer pour deux siècles plus tard ? Les études sur les céramiques « phocéennes » — en particulier la thèse de III^e cycle de Madame Arcelin — montrent la complexité des échanges et la dispersion des ateliers, sans que l'on puisse en tirer des informations sur une politique de Marseille.

Paul-Albert FEVRIER.

Bernard MONTAGNES, *Architecture dominicaine en Provence*, Paris, C.N.R.S., Centre de Recherches Archéologiques, 1979, 133 pages, 67 figures.

L'architecture des ordres mendiants avait, jusqu'à une date récente, attiré fort peu l'attention, hormis quelques monuments exceptionnels (les Jacobins de Toulouse, Saint-Maximin). Après le n^o 9 des *Cahiers de Fanjeaux*, paru en 1974, où plusieurs études avaient été réunies, sous l'autorité de M. Durliat, sur les couvents de Gascogne et du Languedoc, de Toulouse en particulier, Bernard Montagnes s'est intéressé, à l'occasion de sa thèse de troisième cycle, à la zone provençale.

L'étude porte sur les 19 couvents dominicains de la province de Provence situés entre le Rhône et les Alpes (à l'exclusion donc des couvents languedociens de cette province).

La formation d'une première série de couvents, dans les années 1225-1235, reflète un dessein réfléchi de l'ordre de s'implanter dans les principaux centres urbains du sud-est. L'établissement n'est pas motivé ici, au contraire du Languedoc, par la lutte contre l'hérésie ; « Les Prêcheurs sont allés là où le monde neuf de la

croissance urbaine appelait la prédication de la foi » ; on les trouve en priorité, aux côtés des autres ordres mendiants, ou tout au moins des Mineurs, dans les centres urbains les plus peuplés (Avignon, Orange, Aix, Arles, Marseille, Nice, Tarascon...). Prêcheurs et Mineurs se sont distribués au contraire les centres de moindre importance : les premiers étaient à Barcelonnette, Saint-Maximin, Toulon, Carpentras..., les seconds à Digne, Forcalquier, Manosque, Salon, Apt... Les Mineurs ont plutôt choisi des régions ou des bourgades moins peuplées, multipliant ainsi le nombre de leurs couvents.

L'auteur souligne l'influence remarquable des Prêcheurs en milieu urbain ; par leur prédication bien sûr mais aussi par les confréries qui associaient les laïcs à la vie religieuse et par leur rôle d'arbitres et de conciliateurs pour mettre fin aux litiges privés et publics.

Dans la plupart des cas, les Prêcheurs, comme les autres mendiants, se sont établis hors de l'enceinte urbaine, dans les faubourgs, à proximité des routes et des portes. Cette situation exposée ne pouvait durer : l'accroissement de l'enceinte a quelquefois mis le couvent à l'abri (à Avignon, Aix...) ; ailleurs il a fallu abandonner le couvent et se réfugier à l'intérieur de l'enceinte (à Tarascon, Arles, Orange, Marseille...). Exceptionnellement, des couvents (Saint-Maximin...) ont été construits dans les murs dès l'origine ; cas encore plus exceptionnel, celui de Sisteron est resté en permanence hors les murs. Pourquoi l'implantation originelle hors les murs ? Trop forte occupation du sol urbain ? Hostilité du clergé séculier ? Ce sont les raisons habituellement avancées. B. Montagnes exclut le « choix pastoral » délibéré, en des faubourgs peuplés d'artisans et de paysans ; il note au contraire combien les frères se plaignaient des nuisances de tous ordres liées à un voisinage aussi populaire. En fait les frères n'ont pas eu à choisir : ils se sont installés là où on leur donnait du terrain.

Pour des raisons diverses, peu de couvents nous sont parvenus dans leur état primitif et nous connaissons en particulier peu de choses de l'architecture du XIII^e siècle. Pas d'église-type : à Sisteron, meilleur témoignage de l'austérité primitive de l'ordre, on avait à l'origine trois nefs charpentées et une abside rectangulaire voûtée ; à Valence, on avait aussi trois nefs, mais voûtées ; à Nice, on se contentait d'une nef à chevet plat. Un peu plus tardif, le couvent de Saint-Maximin occupe une place bien à part : son statut de couvent royal l'a mis en marge des lois de l'ordre ; les dimensions de son église en faisaient une église de pèlerinage plus qu'une église conventuelle ; enfin, Charles II envoya en 1196 un architecte français de la cour de Naples pour diriger la construction. Du coup la basilique est une acclimatation provençale de l'architecture rayonnante du nord. Une étude précise des différentes campagnes de construction montre combien a été pénible la gestation d'un édifice trop important.

Pour le début du XIV^e siècle, l'auteur reconstitue l'architecture des Jacobins d'Avignon grâce à une importante documentation iconographique jusque là négligée : vaste espace à peine subdivisé en trois nefs par des piliers peu nombreux soutenant de très grands arcs ; la nef était couverte d'un lambris en forme de voûte d'arêtes avec une fausse clé saillante ; les lambris des bas-côtés affectaient la forme d'une voûte en berceau ; l'abside à sept pans révélait un goût plus nettement français.

Le XIV^e siècle a été plus que défavorable aux couvents de mendiants : à la forte mortalité qui éclaircit les rangs des religieux s'ajoutent les destructions provoquées par les guerres ou les catastrophes naturelles (inondation à Tarascon, incendie à Aix).

Un mouvement de construction se dessine cependant dans la seconde moitié du siècle et au siècle suivant. De cette époque, il nous reste surtout le couvent d'Arles où l'église est délabrée mais à peu près intacte : c'est un édifice de style gothique méridional, à nef unique voûtée d'ogives, avec chapelles latérales et abside polygonale (l'auteur en a publié une étude plus détaillée dans le *Congrès archéologique de France*, session du Pays d'Arles, 1976).

En fin de compte, l'architecture dominicaine de Provence nous paraît très diverse. B. Montagnes y reconnaît trois phases : « celle de l'austérité primitive à Sisteron ; celle de l'assimilation du gothique septentrional à Saint-Maximin et à Avignon ; celle de l'adoption du gothique méridional durant le XV^e siècle, notamment à Arles ».

Les bâtiments conventuels eux-mêmes nous sont moins connus, en raison de leur destruction plus totale surtout. On lit avec d'autant plus d'intérêt la description du cloître d'Avignon, lui aussi disparu, avec ses riches remplages rayonnants, ses chapiteaux sculptés illustrant les deux Testaments, son dortoir long de 88 mètres, couvert d'un lambris dont on célébrait la magnificence ; l'austérité des origines paraît bien éloignée !

Cet ouvrage est riche en renseignements sur l'architecture gothique provençale, encore trop peu connue, aussi bien que sur la ville médiévale. Et, au prix d'une concision remarquable, c'est un ouvrage court (73 pages de texte), ce qui est fort louable en cette période d'inflation des travaux universitaires !

Yves ESQUIEU.

Enguerrand QUARTON, *Le couronnement de la Vierge*, numéro spécial des *Etudes Vauclusiennes*, n° XXIV-XXV, 1980-1981, 60 p. 16 ill. in-texte, 1 hors-texte.

A l'initiative d'Yves Grava, la revue de la faculté des Lettres d'Avignon publie un dossier sur le rétable de Villeneuve-lès-Avignon. On y trouvera le texte du prix-fait traduit en français moderne, une bibliographie sommaire et une esquisse de l'histoire de la conservation du tableau. L'article de Ch. Sterling, insistant sur le dialogue entre le commanditaire et l'artiste, prélude à un ensemble fort riche d'études sur la théologie du tableau. Bernard Chevalier montre comment, sortant des schémas traditionnels, Enguerrand Quarton, en introduisant la bonne ville dans l'histoire du salut, illustre l'actualité de l'incarnation. Bernard Montagnes souligne l'étroite articulation entre christologie et mariologie qui s'opère sous le pinceau du peintre, dans une adaptation libre et « vigoureusement symbolique » du programme tracé par le prix-fait. Michel Vovelle insère la figuration du purgatoire ici proposé, en un temps où l'image de cette partie de l'autre monde se cherche, dans une histoire comparative des représentations du « troisième lieu ». Jacques Chiffolleau s'interroge sur l'ensemble de la démarche dogmatique du peintre, sur les procédés, traditionnels et novateurs, qu'il emploie pour « faire croire ». Ce faisant, il révèle comment cette œuvre reflète l'angoisse et l'espoir d'une société en crise.

Noël COULET.

Luciano BROSSI BIANCHI et Ennio POLEGGI, *Una città portuale del Medioevo. Genova nei secoli X-XVI*, Gênes, éd. Sagep, 1980. In-4°, 340 pages, 314 photographies et dessins dans le texte, 12 tableaux, XVIII plans hors-texte en couleur. Ennio POLEGGI et Paolo CEVINI, *Genova*, Rome, éd. Laterza, 1981, in-8° carré, 296 pages, 157 figures.

Voilà une ville des bords de la Méditerranée qui a de la chance : pouvoir offrir à deux sortes de publics de magnifiques textes et une illustration excellente — l'une plus modeste, essentiellement en blanc et noir ; l'autre plus lisible et de grande qualité. On rêverait de voir d'autres villes suivre l'exemple : et pourquoi Marseille ne s'engagerait-elle pas dans la même voie ?

Ce qui me ravit, dans le premier ouvrage, c'est de voir un texte au service de l'image, non pas de la photographie comme cela arrive de façon banale dans les albums de luxe, mais du plan : de magnifiques plans en couleur permettent de suivre l'évolution de l'urbanisme depuis le XI^e siècle jusqu'aux réalisations du XVI^e — plans à la même échelle, parfaitement lisibles. Ils sont étayés sur des dessins reportés sur des croquis anciens ou des cadastres, ou encore sur des schémas. Ainsi peut-on voir, à la page 74, le terrain se bâtir, dans les abords de Saint-André, près des nouveaux murs du XIII^e siècle ; derrière ces images, il y a une enquête fondée sur les textes qui permettent par exemple de localiser la maison de Guillaume De Marco en 1276, celle de Guillaume Scarpa en 1279, les terres livrées à la construction par le chapitre de Saint-Laurent... Aucune référence ne nous est épargnée, précise, commentée dans les notes ; nous apprenons là où sont les incertitudes, les imprécisions. Des plans restitués de parties de rues et de maisons, des élévations de façades, des perspectives sont ainsi offertes qui restituent le paysage médiéval et viennent même parfois éclairer les sens des mots : comme à la page 57 où l'on apprend ce qu'est la « gulla de arcu » (la retombée), le « paramus » sur lequel reposent les piliers des arcades... Il y a aussi les photographies, anciennes ou récentes, les dessins des siècles passés ou les plans de maisons, telles qu'elles étaient encore aux XVIII^e-XIX^e siècles. Des croquis précis, mais aussi des schémas sommaires qui explicitent le projet du texte et qui de pages en pages montrent l'évolution de certains aspects du paysage : les murs romains et les sièges du pouvoir, les monastères anciens ou nouveaux...

Nous découvrons ainsi, en feuilletant le livre, la toponomastique du Moyen Age tardif, cartographiée et inventoriée (avec ses références), la distribution des villas suburbaines de 1414, et un peu plus loin un profil dessiné qui restitue l'aspect de la colline du château au milieu du XIX^e siècle — face à une vue présente, prise de la mer. Cette date de 1414 est une date essentielle pour la connaissance précise de la ville : et elle permet, entre autres, de relever (planches XII et XIII) les implantations de nobles, les propriétés communales et ecclésiastiques ; des tableaux complètent l'approche graphique. D'autres plans aident à localiser les métiers. Et d'un plan à l'autre, les couleurs — discrètes — aident et portent le lecteur.

Le second ouvrage est plus modeste, mais il conduit des origines aux projets de l'avant-guerre : aussi ne fait-il pas double emploi. Il est comme le prolongement naturel du premier et il remplace bien des documents qui avaient été apporté comme preuve — des plans anciens ou des dessins — dans leur contexte, dans l'évolution d'une trame urbaine. Réalisations nouvelles et projets éclairent le devenir du grand port (comme vient de le faire le catalogue de l'exposition sur Marseille au XVII^e

siècle organisée en 1980 aux archives de la ville par Arnaud Ramière de Fortanier). Et l'on suit ainsi les phénomènes de conurbation qui marquent le devenir du littoral génois au XX^e siècle, tout comme les rares créations du XVIII^e siècle (la strada Nuova, près de piazza Fontane Marose) ou celles du XIX^e (la via XX settembre, près du palais ducal), ou encore les faubourgs.

Ces images servent d'appui dans l'un comme l'autre ouvrage à une histoire du développement urbain, très fidèle à la chronologie, soucieuse de marquer les ralentissements comme les phases créatrices. Je laisserai au lecteur qui ne connaît pas Gênes le soin d'apprendre des auteurs ce devenir. Il m'aura suffi, en ces quelques lignes, d'avoir donné envie de voir et de posséder aussi ces textes et ces illustrations : l'essentiel d'un compte rendu n'est-il pas, lorsque cela est possible, d'inviter à la curiosité, autant que de dire le plaisir que l'on a pris soi-même. L'ami des villes que je suis a été comblé, comme l'a été celui qui aime notre Méditerranée et particulièrement cette côte qui unit le golfe de Gênes à la Provence.

Paul-Albert FEVRIER.

Marc SAPERSTEIN, *Decoding the Rabbis. A Thirteenth Century Commentary on the Aggadab*. Harvard University Press. Cambridge, Massachusetts, 1980. IX - 289 p. S 17.50.

Le nom d'Isaac ben Yedaya, auteur juif de la France méridionale qui, vers le milieu du treizième siècle, était engagé dans les études rabbiniques, ne figure dans aucune des encyclopédies juives modernes. De même, c'est en vain que l'on cherchera son nom dans les œuvres d'érudition de la fin du siècle dernier, tels que *Gallia Judaica* d'Henri Gross (Paris, 1897) ou les articles de Ernest Renan et Adolphe Neubauer sur les rabbins et écrivains juifs de la France médiévale, publiés dans les tomes 27 et 31 de *L'Histoire Littéraire de la France*. (Paris, 1877-1893). Ses commentaires talmudiques ont été publiés, en partie au moins, depuis cent ans, mais ils ont été attribués à Yedayah ha-Penini Bedresi (c. 1290-1340), auteur bien connu par plusieurs de ses travaux. C'est le jeune savant américain Marc Saperstein, élève d'Isadore Twersky, de l'Université Harvard, qui a établi, pour la première fois (voir son article de la R.E.J., t. 138 (1979), pp. 17-45), que les deux manuscrits médiévaux déposés aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Escorial près de Madrid et au Jewish Theological Seminary de New-York, sont de la plume d'Isaac ben Yedaya. Un nouveau nom s'ajoute ainsi à la liste, tellement riche, des auteurs juifs méridionaux du Moyen Âge.

Les années 1260-1270 ont été marquées, en Espagne, dans le Midi, aussi bien que dans la France du Nord, par la propagande missionnaire d'un juif converti, Paulus Christiani, soutenu dans ses efforts par l'Eglise ainsi bien que par la royauté. Ses attaques contre les traditions religieuses juives ont visé, en grande partie, les légendes fantastiques que contient la littérature talmudique. Fruit du goût littéraire des premiers siècles de l'ère chrétienne, ces légendes ont attiré l'attention non seulement des convertis tels que Paulus Christiani ou Nicholas Donin (à Paris, en 1240) mais aussi des aristotéliens juifs de l'époque, élèves de Maïmonide, qui ont essayé, eux, de les accorder avec les exigences de la science de l'époque. C'est dans ce double contexte que l'on doit comprendre l'activité commentatrice d'Isaac ben Yedaya.

Les deux manuscrits en question ne représentent aucunement l'œuvre complète de notre auteur : n'ayant découvert ni leur commencement ni leur fin, Marc Saperstein estime que les quelques 263 feuillets aujourd'hui à notre disposition ne représentent que 20% de l'original. Fragmentaires, il est vrai, ces textes révèlent cependant quelques éléments forts importants pour la connaissance de la société juive de l'époque. On note ainsi un texte sans équivalent dans la littérature rabbinique qui traite de l'intimité de la vie conjugale juive, présentée en opposition à l'idée que l'auteur et ses contemporains se faisaient de la société chrétienne (pp. 89-102). A l'avenir on devra améliorer et approfondir nos connaissances sur les structures familiales juives, et sur la sexologie médiévale toute entière, pour pouvoir tirer de ces propos ce qu'ils peuvent offrir. Un autre texte parle d'un courtisan juif à Béziers (selon toute probabilité Astruguet Judeus ou Astrugue des Gabbai, connu de la littérature hébraïque de l'époque) et nous dresse un portrait idéalisé d'un fonctionnaire juif qui atteint l'équilibre parfait entre ses activités publiques et ses devoirs envers ses correligionnaires (pp. 159-167). L'imaginaire politique juif, connu à travers bien d'autres documents, traitant le Pape comme l'autorité suprême du monde chrétien, est représenté dans les commentaires d'Isaac quand il traite quelques légendes talmudiques concernant les temps messianiques (pp. 102-120). D'autre part, notre auteur nous fournit une explication originale sur la place particulière que prennent les juifs — les rouleaux de la loi (*Tora*) dans les mains — dans l'*adventus*, c'est-à-dire les cérémonies d'entrée solennelles au Moyen Age. Selon lui, (pp. 189-191) c'est le roi qui insiste que cette cérémonie ait lieu (quand il est installé au pouvoir) pour obtenir ainsi gloire et honneur. « Quand il voit les rouleaux de la *Tora*, il descend de son chariot, ainsi que son entourage ». (voir sur le sujet, N. Coulet dans *Annales E.S.C.* juillet-août, 1979, pp. 672-683).

Ayant suscité, ainsi, notre intérêt pour l'univers d'Isaac ben Yedaya de Béziers (n'avait-il pas, quand même, de liens familiaux avec Yedayah ha-Penini ?) notre collègue américain doit, à mon opinion, franchir la deuxième étape de ses efforts et nous offrir une édition critique de ces textes fascinants. Etant donné l'originalité ainsi que la franchise de ces propos, il est évident que le monde savant aura très bientôt besoin de les examiner dans leur langue originale. Marc Saperstein est sans aucune doute le mieux qualifié pour entreprendre un tel travail d'érudition.

Joseph SHATZMILLER.

DOLEZALEK (Gero), *Verzeichnis der Handschriften zum römischen Recht bis 1600*, Francfort-sur-le-Main, Max-Planck-Institut für europäische Rechtsgeschichte, 1972, 4 vol. in-8°.

Déjà connu des spécialistes des droits savants du Moyen Age, ce *Catalogue des manuscrits concernant le droit romain jusqu'en 1600* devrait l'être également des autres médiévistes. Les deux premiers volumes répertorient, dans l'ordre alphabétique des bibliothèques, tous les manuscrits concernant le droit romain. Dans les volumes trois et quatre de nombreuses annexes permettent de retrouver assez rapidement des auteurs ou des œuvres : volume trois, table alphabétique des auteurs (classement aux prénoms et table annexe des noms de famille) ; table alphabétique des possesseurs,

table chronologique du II^e au XVII^e s. ; origine (par pays et villes) ; nom des scribes ; volume quatre, tables des *incipit*, table des *explicit*, table alphabétique des titres.

Il est sans doute inutile d'insister longuement sur l'utilité d'un tel manuel pour identifier une œuvre dont on ne connaît que des éléments fragmentaires ou pour se faire une idée de la production d'un juriste. Un exemple : des travaux récents ont remis en lumière quelques professeurs de droit de l'Université d'Aix de la première moitié du XV^e siècle ; parmi eux, Jean Raynaud, originaire de Marseille, à qui ici sont attribuées quatre œuvres (trois dans Paris, Bibl. Nat., lat. 4590 et Turin, Bibl. Naz., H.I. 19) mais les J. *Raynaldus* et J. *Raynardus* qui lui font suite ne peuvent être que le même personnage (manuscrits à Vienne et Lisbonne) qui montre ainsi une nette propension à l'étude du droit féodal à en juger par le titre des œuvres qui sont recensées et auxquelles il faut ajouter un *Traité sur la noblesse* (Paris, Bibl. Nat., lat. 4592) et un *Comprehensorium* perdu. (P. Ourliac, *Etienne Bertrand*, p. 22).

On pourrait faire la même remarque pour un autre professeur oublié de l'Université provençale, Jean Guiramand dont les œuvres sont conservées dans un manuscrit parisien avec celles de Raymond Puget, connu pour son activité administrative comme maître rationnel mais qui a rédigé aussi un cours sur le Code (Bibl. Nat., lat. 4559).

Un siècle plus tôt, l'archevêque d'Aix, Armand de Narcès (1329-1348) a professé à Toulouse (manuscrits à Milan et Bruxelles) avant de recevoir la consécration épiscopale. On sait qu'il a été un remarquable administrateur dans sa province et l'on pourrait s'essayer à la comparaison doctrine-pratique, premier jalon d'une réflexion sérieuse sur « droit et mentalité ».

En revanche il n'y a à peu près rien à glaner dans la liste des possesseurs si l'on enlève la cour pontificale d'Avignon. Origine et datation des manuscrits eux-mêmes sont traités avec une grande prudence, fautes d'études paléographiques. Les ouvrages attribués au sud de la France sont peu nombreux et trois seulement sont localisables à Avignon ; cette carence des manuscrits juridiques provençaux rejoint la conclusion de l'enquête de Joseph Billioud sur les manuscrits ornés (*Encyclopédie des Bouches-du-Rhône*, t. 2, 1924, p. 916-917).

Un répertoire de cette ampleur ne peut évidemment prétendre n'avoir rien oublié, la *Summa feudorum* du feudiste marseillais Jean Blanc conservée dans le manuscrit du Vatican, *vat. lat.* 2642, transcrite à Avignon au début du XIV^e s., a été omise, mais surtout des recherches dans les dépôts d'archives auraient permis de recenser quelques manuscrits supplémentaires. Ainsi pour s'en tenir aux Bouches-du-Rhône on peut signaler un recueil de *Consilia* constitué par le juriste de Salon Etienne Imbert avec ses propres consultations, celles d'Etienne Bertrand, de Jean de Clapiers et d'autres juristes inconnus à la suite de plusieurs *ordines judicarii* (fin XV^e-déb. XVI^e s., 2 G 2706), des *Repetitiones* sur le Code de *Maynerius*, *Fernandus*, *Forcadel*, *Barberia* (1554, 1 J 75) et des fragments divers qui, par leur date, présentent un intérêt certain : petit traité incomplet de droit féodal extrait sans doute d'une *Somme* de droit canonique (XIV^e s., 1 J 1), début de la *Summa super officio advocacionis in foro ecclesiastico de Bonaguideo de Aretinis* (fin XIII^e s., 56 H 3453, couverture de registre), deux feuillets du Code (déb. XIII^e s., 1 J 1) et un recueil juridique par ordre alphabétique qui pourrait dater de la seconde moitié du XIII^e s. (1 J 10) et mériterait une étude attentive.